

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

Berkeley

5007-66

La Grande Revue

Bi-Mensuelle

M. Daubresse.....	<i>Un poète hongrois « Vorosmarty »</i>	5
Gilbert Stenger.....	<i>La Société française en 1814</i>	21
Martial Douël.....	<i>Des Soirs...</i> (suite et fin).....	38
Roger Roux.....	<i>A travers l'Alsace, la Franche-Comté et la Suisse</i>	47
Albin Villeval.....	<i>« Flogging! »</i>	63
Edmond Binoche.....	<i>Chronique judiciaire</i>	97
E. Biart.....	<i>Revue étrangères</i>	100
Louis Le Barbier.....	<i>A travers nos colonies</i>	104
Jacques Yvel.....	<i>Critique dramatique</i>	109
S.-P.....	<i>Bibliographie</i>	111

PARTIE RÉGIONALISTE :

TOULOUSE

Maurice Magre.....	<i>Toulouse</i>	69
Pierre Fons.....	<i>La flânerie à Toulouse</i>	71
Armand Praviel.....	<i>Les Jeux floraux</i>	75
J.-R. de Brousse.....	<i>Les poètes languedociens de Toulouse</i>	79
J. de Lahondès.....	<i>L'Art monumental à Toulouse</i>	84
Henri Rachou.....	<i>A Octave Uzanne</i>	87
Alexandre Coutet.....	<i>La Renaissance à Toulouse</i>	89
L. Théron de Montaugé.....	<i>La Campagne toulousaine</i>	91
Louis Sicre.....	<i>L'Avenue</i>	94

ADMINISTRATION

9, Rue Bleue, PARIS (9^e)

TÉLÉPHONE 230-10

PRIX DU NUMÉRO

FRANCE 1 fr. 25

ÉTRANGER 1 fr. 50

La Grande Revue

PARAISSANT LE 1^{er} ET LE 16 DE CHAQUE MOIS

Fondateur : Fernand LABORI



PRINCIPAUX COLLABORATEURS



Jales CLARETIE, André THEURIET, Henry CHANTAVOINE, Georges LECOMTE, Henry BORDEAUX, J.-H. ROSNY.....	} Questions littéraires.
Henry ROUJON, Armand DAYOT, Léon RIOTOR..	Questions artistiques.
Pierre BAUDIN, Paul STRAUSS, PAUL-BONCOUR CLÉMENTEL	Questions sociales. Questions Ec. et Fin.
Jean GRUPPI, F.-L. MALEPEYRE.....	Questions judiciaires.
Emile ARNAUD, Thomas BARCLAY, ROLAND DE MARÈS.....	} Questions extérieures.
F. FUNCK-BRENTANO, MADELIN.....	A travers l'Histoire.
STÉFANE-POL.....	Théâtres.
Paul DUPREY.....	Vie littéraire.
Paul BLUYSEN.....	Vie Parisienne.
André THÉVENIN.....	Recues françaises.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	30 fr.	16 fr.	9 fr.
DÉPARTEMENTS	33 fr.	17 fr.	10 fr.
ÉTRANGER	36 fr.	20 fr.	12 fr.
PRIX DU NUMÉRO.....		1 fr. 25	

Frais d'expédition en plus.

r. Toute traduction et reproduction est interdite dans tous les pays, y compris la Suède, la Norvège et la Hollande.

La Grande

Revue



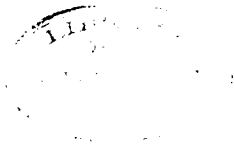
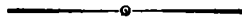
La Grande

Revue



40^e Volume.

(3^e Volume de la nouvelle Série)



ADMINISTRATION: 9, RUE BLEUE, PARIS (9^e Arr.)

TÉLÉPHONE: 230-10

—
1906

PRESERVATION
COPY ADDED

ME 11/27/40

AT20

G7

v.40



Un Poète Hongrois

“ Vorosmarty .”

La vie d'un peuple, comme celle d'un individu, ne suit pas, dans son développement, une voie courte, égale et nette telle une ligne droite. Lorsqu'il s'est constitué comme organisme, qu'il commence à exister, à titre d'être collectif, qu'il réussit, chaque jour, à disputer sa vie de peuple aux puissances hostiles de la Mort rôdant autour de l'homme ou des nations; lorsqu'il est enfin une force agissante, distincte, pour nos yeux, de la force universelle, il subit cette loi d'oscillation qui semble la règle immuable des phénomènes biologiques. Alternatives de vaillance et de faiblesse; tour à tour exaltation et dépression; poussées de vie qui sont comme l'épanouissement, la floraison de l'être, l'instant où il manifeste toutes les énergies qu'il renferme, puis, périodes quelquefois longues, d'affaissement, de sommeil, et d'un sommeil si profond qu'il semble voisin de la mort.

Ainsi l'homme qui prend conscience de lui-même et mesure sa propre existence connaît ces instants de défaillance

Bibliographie : *Histoire de la Littérature Hongroise*, Kont. — *Histoire générale de la Hongrie*, Sayous. — *Conférence sur Michel Vorosmarty*, A. de Bertha. — *Bohême et Hongrie*, Saint-René Taillandier.

et aussi ces retours heureux où, comme une sève généreuse, le sang court plus rapide et plus chaud dans ses rouges artères. Ainsi toute nation qui écrit son histoire y marque, non sans tristesse, ses temps de lassitude; elle y inscrit aussi ses joyeux réveils, où sa vie s'exalte comme un chant de triomphe, plus nouvelle et plus forte, où son horizon a des fraîcheurs d'aube et qu'elle désigne d'un mot fait de jeunesse et d'aurore : la Renaissance.

La Hongrie, comme tant d'autres collectivités, fut contrainte à suivre la ligne sinueuse de son développement. Après avoir connu des jours de gloire, sommets de son existence nationale, s'être enorgueillie de l'ancienneté de sa race et s'être écrié, dans la fierté naïve d'un volontaire isolement : « *Extra Hungarian non est vita* » (On ne vit pas en dehors de la Hongrie); après avoir lutté longtemps contre les forces étrangères : Turcs envahisseurs, qui sans relâche s'exerçaient contre elle, la nation magyare sentit s'user sa résistance, l'engourdissement la saisir d'une façon lente mais progressive, et elle tomba dans une léthargie dant elle ne devait s'éveiller qu'au début du XIX^e siècle, après une longue période d'anéantissement.

L'instant fut unique. L'activité se rétablit spontanément, impatiente de s'exercer. De tous côtés des hommes surgirent, cherchant la voie nouvelle, la bonne orientation, l'acte conforme au génie hongrois. D'abord, ils assouplirent la langue, l'outil nécessaire à l'expression de l'idée, le véhicule qui transfère l'âme particulière du peuple-individu. A cette tâche suffirent Dugonics et Nicolas Révai. Puis, l'outil en main, le discours devenu possible, ils s'essayèrent et s'essayant, ils commencèrent par imiter : les Français avec Barothy, le baron Orczy et Bessenyei; les Allemands avec Kazinczy et Csokonaï et enfin les Latins et les Grecs avec Berzsenyi.

A côté de ceux-là, quelques autres cherchaient une note plus personnelle, plus originale, ils tentaient de se rattacher aux traditions laissées par Zrinyi, le chantre de la *Chute de Sziget*, par Valentin Balassa, le lyrique; c'étaient Alexandre Kisfaludy, qui publia de nombreux poèmes d'amour, son

frère, Charles. dont les types populaires entraient en scène pour la première fois.

Mais tous n'étaient que des précurseurs, l'heure véritable de la *Renaissance Hongroise* ne devait sonner qu'en 1825. Elle date de la Diète qui décida de la fondation de l'Académie Nationale. Alors ce fut vraiment la résurrection parce que les artistes se décidèrent à demander au sol natal les sources de leur inspiration. Ils cessèrent de regarder au-delà des frontières, et c'est dans leur fonds propre, au trésor inépuisable de la légende et de l'histoire autochtones qu'ils puisèrent dorénavant les éléments poétiques dont s'alimenta leur génie.

Trois noms dominant cette période : Michel Vorosmarty, Alexandre Petofi et Jean Arany. C'est au premier que nous consacrerons ces quelques pages.

Contemporain de Széchenyi, l'âme de la réforme hongroise, Vorosmarty seconda de tout son effort celui dont les incessants appels devait tirer la nation de sa torpeur. Esprit délié, intelligence ouverte, âme sincère, patriote ardent, Vorosmarty aborda tous les genres et fit, à la lyre du poète, vibrer toutes les cordes. Comme citoyen, il sut dire, au moment propice, les paroles décisives et leur prêta l'accent qui devait les porter, comme un trait enflammé, dans les cœurs les plus endurcis et les plus pusillanimes pour les jeter à la lutte nécessaire. Enfin, ce qu'on ne saurait trop proposer, en tous pays, à la méditation de ceux qui vivent en la tristesse du temps présent, Vorosmarty fut l'homme de ses écrits. Il ne frappait pas l'air du bruit de ses paroles, indifférent comme la cymbale retentissante; les joies ou les douleurs qu'il chantait, il les avait ressenties; elles avaient traversé son âme, et c'est tout vibrant de leur émotion qu'il exhala ses plaintes, ses colères ou la douceur de son amour.

L'année 1825 devait marquer pour le poète une date heureuse. Elle vit éclore une de ses plus belles pages : *La Fuite de Zalan* (Zalan Futüsa). Dès son apparition néologues et orthologues furent également ravis. Images, comparaisons, métaphores tout était neuf. Le poème en dix chants célé-

brait la prise de possession de la Hongrie par Arpàd, la dernière bataille, décisive, dans les plaines d'Alpàr, la fuite de Zalan, le chef des Slaves et des Bulgares coalisés.

Non seulement la forme était belle, mais l'œuvre venait à son heure : les meilleurs esprits commençaient à désespérer de l'avenir ; anxieux, ils se remémoraient un passé de gloire qui semblait être sans lendemain. En faisant ce passé présent, le poète le leur rendait plus cher encore ; rappelant les exploits de jadis, il semblait le porte-paroles de l'avenir.

Voici le début de cette pièce :

LA FUITE DE ZALAN

Gloire de nos aïeux, où t'attardes-tu dans la brume nocturne ? On vit s'écrouler des siècles et, solitaire, tu erres sous leurs décombres dans la profondeur, avec un éclat s'affaiblissant ! Au-dessus de toi ce sont des nuages épais et les contours privés de couronne de l'oubli affligé qui s'étendent.

Où est celui qui, prêtant ses lèvres hardies aux accents guerriers, aurait la force de réveiller l'abîme tumultueux et aveugle et d'évoquer dignement, après tant de lointains siècles, la figure d'Arpàd, le chef vêtu de peau de panthère, ainsi que l'impétuosité de son peuple, destructeur des armées ? Où est-il donc ? Ah ! innombrables sont ceux qui se détournent silencieux : leur cœur est la proie du sommeil et l'antique gloire s'endort avec eux ! C'est maintenant l'époque de l'impuissance, et ce sont des enfants plus prompts à s'amollir qui ont été engendrés par des pères plus robustes et plus pieux.

Une année semblable me fit naître, — le jour consacré au repos — moi, descendant tardif, dont les yeux juvéniles se suspendirent d'abord à la beauté passagère de la jeune fille, et qui, en changeant les chants de ma joie, à cause d'elle perdue, en soupirs, assiégeais vainement le ciel et la terre avec mes plaintes.

Mais les jours agités de la jeunesse étant passés, je sens pouvoir me fier à mes forces : des pensées grandioses traversent en éclairs mon être, sur Uguèk le victorieux, sur Almoche le chevaleresque, et sur son fils altier, Arpàd, le chef vêtu de peau de panthère.

O patrie ! m'écouteras-tu ? Est-ce que mes paroles seront écoutées par tes fils aux intentions élevées et puissantes.

La nuit arrive, les hauteurs se couvrent tristement de noir, la vie se dis-

pose au repos, et elle a pour couche la moitié de la terre. Mais je me sens éveillé par le souci des belles actions du passé. Devant mon âme rayonnante je vois fendre l'air par des lances ornées de fanions et par des lames de sabre : il éclaire et tonne sur le champ de bataille. Je vois au premier rang des hommes vêtus de peau de panthère et des jeunes guerriers fougueux se presser pour mourir ou tuer. Je vois ton drapeau, Boultehou, et mes yeux se noient dans des flots de larmes !

En 1827, Vorosmarty écrivait la *Vallée Enchantée* (Tündervölgy) qui reste encore au premier rang des productions de la littérature hongroise. *Cserhalom*, de la même époque est encore une épopée nationale. *Cserhalom* est le nom de la colline de Transylvanie où les Cumans furent battus, en 1070, par le roi Salomon. Le duc Ladislas, qui fut plus tard le saint roi de Hongrie, s'y distingua particulièrement. Au milieu de la bataille, il voit une jeune femme hongroise emportée par un Cuman. Il poursuit le ravisseur, le tue en combat singulier et délivre la prisonnière.

Fixé définitivement à Pesth, en 1824, Vorosmarty entra en relation avec le cercle de Charles Kisfaludy, l'*Aurora*. Il y fut vite reconnu pour chef. Puis il se mit à la tête d'un journal mensuel : *Le Dépôt de la science* (*Tudományos Gyujtemeny*). Cette publication dura vingt-cinq ans environ et réunit les travaux des Hongrois les plus distingués. Non seulement elle fut profitable aux sciences, mais elle contribua à répandre dans le pays l'instruction et le goût des lettres. Vorosmarty y écrivait des critiques littéraires qui sont des pages de premier ordre.

Vorosmarty prit également part, avec deux de ses amis, Toldi et le poète Bajza à la rédaction de l'*Athenæum*, journal littéraire qui obtint un succès mérité.

En 1830, l'Académie hongroise s'établit à Pesth et le poète devint un de ses premiers membres. Il ne tarda même pas à en être nommé secrétaire. Il y obtint plusieurs prix qui lui permirent de vivre modestement.

Cependant Vorosmarty n'était pas encore, ce qu'il devait devenir, un poète national ; sa renommée ne dépassait pas un cercle restreint, formé par l'élite de la nation, la masse populaire n'était pas encore à lui. Son nom ne devait lui

parvenir qu'après l'apparition de sa poésie : *Sjozat*, véritable « acte de foi », attestation d'amour adressée à la divine Patrie. L'enthousiasme fut inouï. L'*Acte de Foi* (1) devint l'hymne national. Mis en musique par le compositeur Benjamin Egressy, ces strophes brûlantes furent bientôt dans toutes les bouches parce qu'elles étaient dans tous les cœurs :

SJOZAT (*Acte de Foi*)

Soi inébranlablement fidèle à ta patrie, ô Magyar ! Maintenant ton berceau, et plus tard ta tombe, elle te protège et elle t'ensevelit.

Dans l'univers immense il n'y a pas de place pour toi en dehors d'elle ; que la main du sort te bénisse ou te frappe, c'est ici que tu dois vivre et mourir !

C'est la terre où tant de fois a coulé le sang de tes pères, à laquelle mille années ont attaché chaque nom sacré.

Ce fut ici que combattirent, pour se créer une patrie, les armées du valeureux Arpád ; ce fut ici que les bras de Hunyad brisèrent le joug de l'esclavage.

Liberté ! tes drapeaux ensanglantés se déployèrent souvent ici et ce fut les meilleurs parmi les nôtres qui succombèrent pendant les longues luttes.

Et à travers tant d'adversités, après tant de discordes, quoique réduite en nombre, mais sans être domptée, c'est maintenant une nation qui vit dans cette patrie.

Et patrie des peuples, univers immense ! elle s'adresse à toi la tête haute ! mille années de souffrance demandent la vie ou la mort.

Il est impossible que tant de cœurs aient vainement répandu tout leur sang et que tant de dévouements se soient inutilement usés.

Il est impossible qu'esprit, force et bonne volonté puissent s'épuiser vainement sous le poids d'une malédiction.

Elle viendra encore, il faut qu'elle vienne, cette époque plus heureuse que réclame la prière fervente de millions de lèvres.

Ou bien elle viendra, s'il faut qu'elle vienne, la mort grandiose, quand ce sera dans un pays inondé de sang que se feront les funérailles !

Quand ce seront autant de peuples qui entoureront le tombeau où disparaîtra une nation et que les yeux de milliers d'hommes verseront des larmes sur elle...

Sois inébranlablement fidèle à la patrie, ô Magyar ! c'est elle qui te

(1) Le *Sjozat* est désigné dans certaines traductions sous le nom : l'*Appel*, mais le mot : *Acte de Foi* paraît mieux convenir à son caractère.

vivifie, et, si tu succombes, ce sera sa terre qui te couvrira. Dans l'univers immense il n'y a pas de place pour toi en dehors d'elle; que la main du sort te bénisse ou te frappe, c'est ici que tu dois vivre et mourir!

Quelques mois plus tard Vorosmarty laissait encore parler ses sentiments patriotiques. Il s'adressait cette fois aux femmes de l'aristocratie magyare et sous le titre de : *La mère délaissée*, il leur montrait la Patrie pleurante de leur défection ou au moins de leur indifférence. Voici le début de cette pièce :

Je connais une douce mère, hélas ! délaissée, qui en s'abandonnant au chagrin, se consume, dédaignée, évitée par ses filles, bien qu'avec affliction elle leur parle ainsi en mère fidèle : « O ! venez dans mes bras, mes enfants jolies, mes mains vous attendent pour vous bénir. O ! approchez-vous de votre mère, elle se consume dans une solitude horrible ! O ! venez sur mes genoux, mes enfants, tant que mes chaudes larmes ne sont pas taries ! »

.

Et le poète frappe durement lorsqu'à la fin il s'écrie :

Le portrait de cette mère affligée est ton portrait, ô Patrie ! Avoir des cœurs de marbre est la malédiction qui pèse sur tes femmes !

Cependant, le système gouvernemental de M. de Metternich devenait chaque jour plus lourd aux Magyars et ils le supportaient avec d'autant plus d'impatience que les idées nouvelles, semées par des patriotes ardents, comme Vorosmarty, les pénétraient davantage. Un souffle de liberté venait aussi de la terre française où s'achevait la Révolution de 1848. Peut-être fit-elle éclore, un peu plus tôt, et comme contre-coup, le mouvement hongrois. On avait pu le pressentir et le poète avait déjà adressé à la cour de Vienne, de plus en plus oppressive, des paroles où sous la fierté grondait une sourde révolte. Il s'agissait de bâtir à Pesth un palais pour le Parlement hongrois — en magyar : la Maison du Pays — et le gouvernement de Metternich souleva toute espèce de difficultés pour faire échouer ce projet. Alors l'auteur célèbre du *Szozat*, indigné de tant de perfidies,

lança la diatribe suivante dans le public, après l'avoir déclamée lui-même dans le cercle le plus influent de la capitale (1).

LA MAISON DU PAYS

Le pays n'a pas de maison, parce qu'il n'est pas la patrie de ses fils. Il n'est qu'une arène où s'agite la race orgueilleuse qui, dilapidant sa fortune et son sang, s'y épuise. Et quelle honte ! il va encore voter au son du tambour indifféremment pour le mal et pour le bien. Il est le maître et l'esclave de plusieurs millions d'individus qui le haïssent ou lui préparent des embûches : il est tyran et valet en une seule personne, qui n'est pas d'accord avec elle-même. Et la race étrangère l'envahit avec son esprit d'acier et son cœur de glace ; elle s'infiltré dans son sang chaud et la Nation est là glacée, saisie par une douleur sourde et engourdissante. Il n'y a pas un seul mot à l'unisson sur les lèvres des patriotes, il n'y a pas un seul acte provenant de l'arbre de vie de la nation devenue unie !

Le pays n'a pas de maison ! Pourquoi ? Il fut un temps où l'on se levait quand on prononçait son nom, où l'on donnait pour lui ce qu'il demandait : de l'or et du sang à foison sans chercher dans des mots pompeux ce qui se trouve au fond des cœurs. Maintenant la paix s'étant installée ici à demeure, une guerre sanglante n'y faisant plus ses ravages, il pourrait briller pour lui un jour heureux comme pour la mère dont la figure rayonne de joie parmi ses enfants ; mais ce sont l'opprobre et le deuil qui couvrent sa tête. Persécutée en cachette, c'est comme un hôte qui n'est pas invité qu'elle se faufile dans sa propriété misérable et inhospitalière où l'on ne connaît son nom que défiguré et comme une malédiction (2). Son nom est : sers et n'aie pas de récompense ; son nom est : donne de l'argent, mais sans savoir pourquoi ; son nom est : meurs pour le profit d'un autre ! Son nom est honte, son nom est blasphème ; voilà ce qu'est devenue votre patrie hongroise !

Devenu homme politique, Vorosmarty sut faire son devoir. Envoyé à la Diète, et bien qu'il fût accusé de tiédeur par le parti exalté qui comptait, lui aussi, un poète : Petofi, il se retira avec l'Assemblée à Debreczen lorsque les Autrichiens se furent emparés de la capitale. Ce n'était là que le début de jours plus sombres encore. A la capitulation de Vilagos, la Hongrie succombait sous les forces unies de la Russie et de l'Autriche. Tant d'efforts de bonne volonté, tant de cou-

(1) Michel Vorosmarty. A de Bertha.

(2) Allusion à l'emploi de la langue allemande devenue obligatoire.

rage, un si ardent amour de la patrie étaient écrasés par le nombre. Ce fut un désastre qui semblait une mort. Comme si jamais un peuple héroïque pouvait mourir.

Vorosmarty, comme tant d'autres chefs, tenta d'échapper aux poursuites de ses ennemis et avec son fidèle compagnon, Bajza, il gagna le nord de la Hongrie. Souvent il dut se cacher dans des huttes de forestiers. Sous ces humbles toits il abritait, quelques moments, son infortune et sa douleur avant de reprendre sa route de fuitif.

Après avoir erré ainsi quelque temps, il crut préférable de se livrer lui-même aux mains des vainqueurs. Enfermé, puis gracié quelques mois après, il se retira dans une profonde solitude, savourant la cruelle amertume d'un incurable désespoir. Toutes ses patriotiques espérances anéanties; plus dure que jamais la domination étrangère pesant, de son poids lourd, sur sa malheureuse patrie !... A ces angoisses se joignaient des soucis personnels : la détresse, la maladie.

Trois ans, il resta ainsi, silencieux, vaincu, non résigné. Mais de fidèles amitiés veillaient, d'affectueuses insistances parvinrent à le ramener un peu dans la vie, à lui donner le courage d'un dernier effort. Il demanda au travail d'éloigner sa pensée de ses persécuteurs et entreprit une traduction complète des œuvres de Shakespeare à laquelle il songeait déjà dans des jours meilleurs. Cette tâche, il ne devait pas l'achever.

Avant que, pour la dernière fois, ses yeux ne reflétassent le ciel de sa patrie, Vorosmarty lui adressa encore un chant. Chant d'amertume, de brûlant regret, évocation de désastres que vient adoucir cependant, dans la strophe finale, un prophétique espoir. Prescient, au seuil de l'éternité, le poète contemple les jours à venir : meilleurs, presque joyeux, ils se succèdent devant lui. Alors le calme rentre en sa pauvre âme souffrante. Tranquillisée, elle laisse s'épanouir en elle l'émotion consolante des futures allégresses et dans la paix ineffable commence la douceur de son dernier sommeil.

LE VIEUX TZIGANE

Attaque un air, Tzigane, tu en as déjà bu le salaire — ne balance pas inutilement ton pied. Que valent les soucis à l'eau claire et au pain sec : allonge-les avec du vin dans la coupe morose. C'est toujours ainsi que la vie s'est écoulée : tantôt en grelottant, tantôt en brûlant à flammes. Attaque ton air ! Qui sait jusques à quand tu pourras l'attaquer ? Quand deviendra gourdin l'archet aux crins usés ?... Le cœur et le verre sont remplis de peines et de vin : attaque ton air, Tzigane, et ne te soucie pas des soucis !

Que ton sang bouille comme les flots d'un tourbillon ; que ton cerveau s'ébranle sous ton crâne ; que tes yeux brillent comme les lueurs d'une comète et que tes cordes résonnent plus violentes que l'ouragan. Durement comme la chute de grêlons, la semence des hommes est anéantie ! — Attaque ton air ! qui sait jusques à quand tu pourras l'attaquer ? Quand deviendra gourdin l'archet aux crins usés ?... Le cœur et le verre sont remplis de peine et de vin : attaque ton air, Tzigane et ne te soucie pas des soucis !

Apprends sa chanson de la tempête sonore, comment elle geint, hurle, sanglote, pleure et gronde, arrache les arbres, brise les vaisseaux, étouffe la vie et tue fauves et hommes. Une guerre sévit maintenant dans l'univers, faisant trembler en terre sainte le tombeau de Dieu. — Attaque ton air ! qui sait...

.

La planète obscure, cette terre misérable, qu'elle se roule dans son jus amer, qu'elle se purifie de tant de crimes, de boues et de la fureur des chimères. Au milieu de l'ouragan, que l'arche de Noé arrive enfin, renfermant dans son flanc un monde nouveau ! — Attaque ton air ! Qui sait jusques à quand tu pourras l'attaquer ? Quand deviendra gourdin l'archet aux crins usés ? Le cœur et le verre sont remplis de pensées et de vin : attaque ton air, Tzigane, et ne te soucie pas des soucis !

Attaque !... Et non cependant : laisse les cordes en paix. Un jour, il y aura encore des fêtes dans ce bas monde ; quand le courroux de la tourmente sera fatigué et que la discorde aura péri sur les champs de bataille : ce sera alors que tu devras attaquer ton air avec enthousiasme, afin que les dieux eux-mêmes y trouvent du plaisir. Reprends alors ton archet et que ton front assombri s'éclaire. Que ton cœur soit rempli du vin de la joie et qu'en attaquant ton air tu ne te soucies plus des soucis du monde.

Vorosmarty s'éteignit à Pesth, le 19 novembre 1856, entouré de sa femme, de ses trois enfants, du grand Hongrois,

François Deák, son ami préféré, et du publiciste Kemény.

La nation lui fit des funérailles somptueuses. Ce fut un acte de gratitude, l'adieu reconnaissant adressé au chœur national, et aussi une protestation contre le régime tyrannique qui opprimait la Hongrie. La réponse gouvernementale ne se fit pas attendre. On supprima les journaux qui avaient paru encadrés de noir. Mais l'élan était donné, une souscription nationale fut ouverte en faveur de la veuve et des enfants du poète. Un autre hommage lui était dû. Un monument devait perpétuer les traits de celui dont le cœur avait toujours battu à l'unisson des cœurs magyars. Une statue fut élevée dans Albe Royale à Vorosmarty.

Nous n'aurions pas complètement esquissé la figure d'artiste que fut Vorosmarty, si nous ne parlions de l'influence qu'il exerça sur le théâtre hongrois. Il a deviné quel puissant moyen d'action était le drame sur l'esprit du peuple, aussi a-t-il poursuivi, sans relâche, par la parole et par la plume la fondation d'une scène nationale à Pesth. Son rêve fut réalisé en 1837. Il salua l'évènement, auquel il avait contribué, par une sorte de poésie-prologue qui servit d'ouverture : *Le Réveil d'Arpád*. Il y mettait le théâtre magyar sous la protection du conquérant même de son pays.

Nous ferons une place à part pour un de ses plus beaux poèmes dramatiques : *Csongor et Tünde*. C'est un conte fantastique très populaire, très lu et très connu, transporté à la scène. Csongor et Tünde, deux êtres surnaturels, se cherchent dans un commun amour, mais la vieille sorcière, Mirigy, empêche toujours leur réunion. Csongor lutte contre mille obstacles, essuie mille épreuves, jusqu'à ce qu'il trouve enfin sa bien-aimée sous l'arbre enchanté. Aucun poème dramatique hongrois n'est écrit d'un style aussi étincelant que celui-ci, il contient des chœurs dont les expressions poétiques, les images chatoyantes sont intraduisibles. Cette forme poétique rappelle les pièces de Caldéron ou le *Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare. C'est un vrai régal pour l'oreille que les amateurs de beau langage entendent encore de temps

en temps sur la scène du théâtre national de Budapest (1)

La note humoristique se trouve également chez Vorosmarty. Avec la chanson de Foth, il a créé un genre nouveau : la chanson à boire, non pas violente, débordante d'une gaieté un peu lourde, mais plutôt sérieuse avec un arrière plan de tristesse où se devinent, ombres toujours présentes, les soucis de la Patrie.

Douze contes poétiques ne doivent pas non plus être oubliés.

Un des plus gracieux est celui de la *Belle Ilonka*. Le sujet est une aventure du roi Mathias Corvin. La jeune fille ignore la qualité de celui qu'elle aime. Lorsqu'elle apprend qu'il est roi, comme une fleur fraîchement épanouie se fane sous la morsure du soleil, ainsi se fane Ilonka sous la blessure cuisante de son premier amour. Elle s'incline « semblable au lis qui s'éteint » et meurt à la lumière du jour.

Il est impossible, on le conçoit, de résumer en quelques pages l'œuvre de toute une vie, d'en donner la valeur ou même seulement l'idée. A peine, de Vorosmarty, pouvons-nous offrir ici quelques extraits, fleurs cueillies au jardin de son âme, et qui apportent comme le parfum pénétrant de cette poésie si riche, si variée, si délicieuse.

Les plus exquises, parmi celles que nous voulons encore moissonner, sont peut-être les dernières.

Le *Livre de la Pauvre Femme* est un récit dédié à sa mère, qu'il chérissait.

LE LIVRE DE LA PAUVRE FEMME

Une pauvre femme — Dieu sait si elle a un seul ami sur cette terre — vieille, malheureuse et privée de tout appui, est seule dans le logis silencieux. Elle n'est pas en deuil ; son deuil remonte bien haut, à la mort de son bon mari ; et cependant sa robe est noire, car les couleurs répugnent à son cœur. Elle n'a rien à faire — qu'aurait-elle à faire ? Pour une dinette il ne faut pas de valet, et pour convives elle n'a personne que les souvenirs du passé. Celui qui est seul pour regarder dans le plat n'y trouve rien pour se nourrir ; ses pensées sont plus nombreuses que ne sont ses bonnes

(1) Littérature Hongroise. Kont.

bouchées. Elle pense aux temps écoulés, aux temps à venir, aux jours heureux et aux jours malheureux, et, les deux parts égales, les chagrins et les mets, la fatiguent promptement.

Ah ! il n'en était pas ainsi jadis, avant qu'elle s'habillât en costume de veuve : de l'office et de la cave pleines elle avait les clefs toujours à la main, et pour le pauvre et pour le fortuné on tenait la cour et la maison ouvertes. On n'avait pas besoin d'inviter des hôtes : ils arrivaient d'eux-mêmes pour louer l'eau, gaspiller le vin et ne pas épargner le maître de la maison. Le mendiant, envoyé par Dieu, y a souvent frappé aussi, et, de ce qu'il en a emporté, la foi ne s'est pas amoindrie dans son âme : ce n'était pas de l'argent froid, donné avec une froide mine, mais le don consistait en aliments. Et s'il se présentait quelquefois le cas, bien rare, qu'il n'y eût pas d'hôtes, la maison n'en restait pas moins habitée, car la bénédiction de Dieu y était nombreuse : une foule d'enfants y jouèrent et s'y battirent à droite et à gauche et, pour les soins de la mère, donnèrent en échange beaucoup de préoccupations et de joies.

Mais, hélas ! elle n'a eu que du chagrin depuis la mort du maître : ses enfants se sont dispersés, qui au levant, qui au couchant, et la pauvre femme est restée délaissée comme l'arbre qu'on dépouille de ses fruits.

Les années s'écoulaient et elle reste cependant, tantôt pleine d'espoir, tantôt découragée. Elle vivote péniblement de son petit avoir et si parfois son sort s'améliore, elle ne sait pas encore être économe : si elle a quelque chose, il en revient une part aux autres ; mauvaise habitude contractée dans des temps meilleurs de partager ses petites provisions — afin qu'elle ne voie pas des larmes — aussi se trouve-t-elle souvent gênée.

Maintenant elle se tient assise devant sa table et elle parcourt son livre de prières. Son livre est intitulé « Jardin de Roses », où poussent des roses de sainteté. Vieil objet vénérable mais usé, que ne tiennent plus entier que la bonne volonté et quelques fils détendus tellement on s'en est servi. Et voilà que l'on frappe et que la bonne vieille Sarah entre en toussotant.

— Dieu vous bénisse, Madame. C'est vraiment à la maison que l'on est le mieux maintenant. Vous faites bien de ne pas sortir ; je me suis presque noyée dans la boue.

— Que m'apportez-vous de bon, tante Sarah ?

— Mon Dieu ! je serais bien heureuse de vous apporter quelque chose. Mais je viens plutôt avec une supplique, si vous ne m'en voulez pas. Les temps sont maintenant si durs pour les pauvres ! Il vaudrait mieux qu'ils ne soient pas de ce monde. Je voudrais vous demander un livre de prières ; croyez-moi, il me ferait beaucoup de bien. S'il est déjà presque impossible de manger son content, si l'on n'a pas suffisamment de pain, au moins que l'on vive de la parole de Dieu, afin que notre pauvre âme puisse être entretenue par la prière. Ici je sais qu'il y en a beaucoup : donnez-m'en un, pour l'amour de Dieu !

— Bonne créature ! répondit la veuve ; je n'ai qu'un livre seulement, que voici. Mais puisque vous en avez tant envie et que votre bonheur en dépend, prenez-en la moitié de bon cœur, je me contenterai du reste.

Et, donnant une moitié et gardant l'autre, elle partagea son livre en deux.

Maintenant les deux bonnes vieilles, pour ne rien omettre en vue de leur salut, prient soir et matin dans des moitiés de livre, mais avec des cœurs entiers, et s'il y a un Dieu dans le royaume des cieux, ce n'est pas inutilement qu'elles prient.

Un chant, plus intense et plus tendre, est celui que Vorosmarty exhale vers sa bien-aimée : cette douce Laure de Csajaghy, qui devint sa fidèle compagne. C'est en 1841 qu'il la connut et qu'il éleva vers sa beauté le désir de son cœur. Mais, déjà si lourd de soucis, il craignait d'avouer son amour à cette belle jeune fille. Troublée, émue, inquiète, son âme d'artiste, comme celle des Berlioz, des Schumann, chanta le psaume de sa délicieuse souffrance. C'est à cette heureuse période de sa vie que nous devons la page suivante :

A UNE RÊVEUSE

Où plonges-tu le regard de tes beaux yeux ? — Que cherche-t-il dans le vague lointain ? Est-ce la sombre fleur des temps écoulés sur laquelle tremble une larme de la désillusion ?... Est-ce que, pour te hanter, c'est la vision d'événements redoutables qui s'avance vers toi de la brume opaque de l'avenir ?... As-tu cessé de te fier aux présages de ton sort parce qu'une fois ils t'ont fait tromper de chemin ?... Regarde le monde : il se compose de millions d'hommes, cependant il y en a si peu qui soient vraiment heureux ! C'est la rêverie qui fait tort à notre existence : louche, elle s'oriente sur des ciels peints. A l'aide de quels moyens l'homme pourrait-il posséder le bonheur ? A l'aide de l'or ?... De la célébrité ?... Des plaisirs ?... Quand ils sont en abondance, l'insatiable ne saura que s'y noyer sans apprendre ce que c'est que la joie du cœur. En voulant cueillir des fleurs, on ne dépouille pas tout un parterre de roses ; en désirant voir, on ne fixe pas le soleil. Poursuivis inconsidérément, les plaisirs s'évanouissent : il n'y a que le modeste pour ne pas être torturé par la réalisation de ses vœux. Celui qui a la bonté au cœur, la noblesse à l'âme — chez qui la soif de vivre n'a pas disparu, qui n'a pas été ensorcelé par l'orgueil, les désirs immodérés et les splendeurs, peut seul trouver sa patrie sur la terre.

O! non, ne sonde pas l'horizon de tes désirs : le monde entier ne pourrait nous appartenir. Nous ne devons appeler vraiment nôtre que ce que peut renfermer notre cœur. Le passé et l'avenir forment une mer immense pour un foyer si restreint ; des lumières mortes et des châteaux de brouillard flottent sur ses vagues et la paix de l'âme sursaute effarouchée de leur bruit.

Si quelque chose peut t'attacher au présent, si tu as de quoi t'émouvoir, à quoi penser et quoi aimer, reste dans le milieu où le bonheur t'invite et ne le cherche pas au loin plus complet, mais décevant. Ne vends pas le possible pour de la monnaie de songe, que dans la main tu presses vainement : la meilleure part d'une félicité longtemps attendue se dépensera en peines si tes bras ne s'ouvrent qu'à des illusions flatteuses.

Ramène donc, oh ! ramène le regard de tes beaux yeux ; qu'il nous revienne comme un oiseau envolé qui s'en retourne à la branche familière, quoiqu'il ait été tenté par la verdure de toute une forêt. Reste parmi nous avec tes yeux juvéniles ; fais éclore la joie sur le visage de ton ami, et si tu es devenue son soleil, ne le prive pas de son beau midi, ne lui donne pas, pour le remplacer, des peines et des larmes,

Plus brûlante, plus passionnée, véritable cantique d'amour, est la prière intitulée *Extase*. Toute parole affaiblirait sa beauté.

EXTASE

Pour ton amour, je détruirais mon cerveau avec toutes ses pensées, ainsi que les contrées chéries de mes rêves ; je mettrais mon âme en lambeaux pour ton amour !

Pour ton amour, je me ferais arbre sur le sommet d'une roche ; je me vêtirais de son vert feuillage ; j'affronterais la colère de la foudre et de l'ouragan et je mourrais dans l'hiver de chaque année pour ton amour !

Pour ton amour, je me ferais pierre écrasée par des Alpes : là je brûlerais dans le feu des volcans avec une douleur inextinguible et souffrant muet pour ton amour !

Pour ton amour, je redemanderais à Dieu les lambeaux de mon âme, je les parerais avec des vertus plus glorieuses, et, joyeux, je te l'offrirais pour ton amour.

Nous ne saurions terminer ces pages sans adresser nos plus sincères remerciements à M. A. de Bertha, un des membres les plus distingués de la colonie hongroise, hôte de la France depuis de longues années déjà. Tout enfant,

M. de Bertha connut Vorosmarty, et il a gardé le souvenir, nous devrions dire le culte, du grand poète national. C'est lui qui, en 1900, organisa la fête commémorative, si émouvante, de la naissance du chanteur hongrois; il y prononça une chaleureuse allocution, éloge de Vorosmarty. Aujourd'hui, il nous a permis d'user de ses traductions, fidèles et consciencieuses, qui, mieux que tout commentaire, attireront à l'immortel poète magyar la profonde sympathie de nombreuses âmes françaises.

M. DAUBRESSE.

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

TABLE DES MATIÈRES

DU

QUARANTIÈME VOLUME

Partie Générale ⁽¹⁾

SOMMAIRE DU 1^{er} OCTOBRE 1906

M. Daubresse.....	<i>Un poète hongrois « Vorosmarty »</i>	5
Gilbert Stenger.....	<i>La Société française en 1814</i>	21
Martial Douël.....	<i>Des Soirs... (suite et fin)</i>	38
Roger Roux.....	<i>A travers l'Alsace, la Franche-Comté et la Suisse</i>	47
Albin Villeval.....	<i>« Flogging! »</i>	63
Edmond Binoche.....	<i>Chronique judiciaire</i>	97
E. Biart.....	<i>Revue étrangères</i>	100
Louis Le Barbier.....	<i>A travers nos colonies</i>	104
Jacques Yvel.....	<i>Critique dramatique</i>	109
S.-P.....	<i>Bibliographie</i>	111

SOMMAIRE DU 16 OCTOBRE 1906

J. Novicow.....	<i>La Religion et le Problème de la Destinée</i>	113
Léon Frapié.....	<i>La Proscrite</i>	126
Samuel Cornut.....	<i>M^{me} de Charrière et Benjamin Constant</i> ...	133
Philéas Lebesgue.....	<i>Un peu d'Orient</i>	140
Mihaïl Eminescu.....	<i>Empereur et Proletaire</i>	146
Roger Roux.....	<i>A travers la Franche-Comté, l'Alsace et la Suisse (fin)</i>	154
Sylvain Déglantine.....	<i>Vingt-quatre heures chez les Bleus</i>	205
Edmond Binoche.....	<i>Chronique judiciaire</i>	212
Stéfane-Pol.....	<i>Critique dramatique</i>	214
Jacques Yvel.....		
André Thévenin.....	<i>Revue française</i>	217
Ch. de B.....	<i>La Mode</i>	223

SOMMAIRE DU 1^{er} NOVEMBRE 1906

Frédéric Passy.....	<i>La Question de l'éducation sexuelle</i>	225
de l'Institut.		
Georges Normandy.....	<i>Jean Lorrain (Documents inédits)</i>	237
Samuel Cornut.....	<i>M^{me} de Charrière et Benjamin Constant (fin)</i>	258
Un Magistrat.....	<i>La Suppression de la peine de mort en Algérie</i>	308
Stéfane-Pol.....	<i>Critique Dramatique</i>	311

(1) Voir plus loin la « Partie Régionaliste ».

Paul Duprey	<i>La Vie Littéraire</i>	316
E. Biart	<i>Revue Etrangères</i>	323
Martial Douël	<i>Critique Musicale</i>	327
Ciolkowski	<i>Le Salon d'automne</i>	331
René Noël	<i>Echos étrangers (La musique à Berlin)</i>	336 bis

SOMMAIRE DU 16 NOVEMBRE 1906

Alphonse Jouet	<i>Avant le Ministère. Les idées du Colonel Picquart</i>	337
Henry Alibert	<i>La Séparation de l'Eglise et de l'Etat, et le Droit</i>	360
Auguste Renard	<i>La réforme de l'orthographe imminente</i>	371
Georges Toudouze	<i>Paysages italiens</i>	387
Noëla Margerand	<i>Par la pitié (Poésie)</i>	396
Stéfane-Pol	<i>Critique dramatique</i>	432
Edmond Binoche	<i>Chronique judiciaire</i>	438
Louis Le Barbier	<i>A travers nos Colonies</i>	442
Ch. de B.	<i>La Mode</i>	447

SOMMAIRE DU 1^{er} DÉCEMBRE 1906

E. Séménoff	<i>L'Emprunt Russe danger national</i>	449
Abbé Lemire	<i>Considérations contre le duel</i>	458
Henri Potez	<i>La légende de Tourcoing</i>	474
Gabriel Nigond	<i>Une femme de chambre : Lemoyne</i>	484
Georges Normandy	<i>Critique dramatique</i>	536
Edmond Binoche	<i>Chronique judiciaire</i>	543
Martial Douël	<i>Critique musicale</i>	547
E. Biart	<i>Revue étrangères</i>	553
André Thévenin	<i>Propos sur le Tréteau</i>	556

SOMMAIRE DU 16 DÉCEMBRE 1906

Roland de Marès	<i>L'Etat du Congo devant les Puissances</i>	561
Léon Pineau	<i>La Poésie populaire Scandinave</i>	568
Edmond Binoche	<i>Des Tribunaux pour enfants</i>	590
Gilbert Stenger	<i>La Société française en 1814</i>	597
Albert Callet	<i>Le Vieux Paris qui s'en va</i>	620
Emile Arnaud	<i>La Deuxième Conférence de La Haye</i>	625
Georges Normandy et S.-P.	<i>Critique dramatique</i>	651
André Thévenin	<i>Revue Françaises</i>	658
M.-C. Poinsoot	<i>Livres Régionalistes</i>	663
René Noël	<i>Echos étrangers</i>	665
Ch. de B.	<i>La Mode</i>	667
<i>Table des matières</i>		669

Partie Régionaliste

TOULOUSE

Maurice Magre.....	<i>Toulouse</i>	69
Pierre Fons.....	<i>La flânerie à Toulouse</i>	71
Armand Praviel.....	<i>Les Jeux floraux</i>	75
J.-R. de Brousse.....	<i>Les poètes languedociens de Toulouse</i>	79
J. de Lahondès.....	<i>L'Art monumental à Toulouse</i>	84
Henri Rachou.....	<i>A Octave Uzanne</i>	87
Alexandre Coutet.....	<i>La Renaissance à Toulouse</i>	89
L. Théron de Montaugé.....	<i>La Campagne toulousaine</i>	91
Louis Sicre.....	<i>L'Avenue</i>	94

VELAY

Louis de Romeuf.....	<i>L'Homme du Velay</i>	165
Ulysse Rouchon.....	<i>Les Traditionnistes du Velay</i>	169
***.....	<i>Les Filles de Grazac</i>	175
Edouard Gazanion.....	<i>Physiognomonie de la ville du Puy</i>	177
Joseph Bosc.....	<i>Sur quelques tableaux du peintre Pierre Anglade</i>	182
Alfred Vissaguet.....	<i>Madones</i>	189
Louis Vissaguet.....	<i>Notre-Dame-du-Puy</i>	192
Olivier de la Fayette.....	<i>Au Désir</i>	202

ALGÉRIE

Charles Barbet.....	<i>Choses d'Algérie</i>	274
Edmond Gojon.....	<i>Alger</i>	281
Ferdinand Duchêne.....	<i>Aube d'Alger</i>	284
Victor Dutet.....	<i>Visions Kabyles</i>	237
El Bidi.....	<i>Quis-qui cè çà</i>	291
Achille Robert.....	<i>Le lecteur de Biskra</i>	295
S. Chaseray.....	<i>Le Marabout</i>	298

LYONNAIS — I

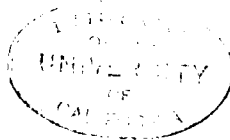
Edouard Millaud.....	<i>Le Comité de Travail des Dames lyonnaises</i>	397
René Gonnard.....	<i>Notes Vaisoises</i>	409
Louis Payen.....	<i>La Cité</i>	412
Emmanuel Vingtrinier..	<i>Le Paysage de Lyon</i>	414
Louis Raymond.....	<i>Grisailles</i>	419
Joanny Bricaud.....	<i>Lyon mystique</i>	423
José de Bérys.....	<i>Les deux Collines</i>	429

LYONNAIS — II

Justin Godart.....	<i>Lyon marchand</i>	492
^{Député} Gabriel Sarrazin.....	<i>Lyon</i>	505
Tancrede de Visan.....	<i>Le climat psychologique de Lyon</i>	509
François Dellevaux.....	<i>Petites gouaches lyonnaises</i>	515
Jean Bach-Sisley.....	<i>Fourvières et le 8 décembre</i>	521
David Cigalier.....	<i>Fragments du Journal de Garambuche</i>	526
Pierre Chainé.....	<i>Fumées sur la Ville</i>	529
Frédéric Gunther.....	<i>Lyonnais en ballade</i>	531

PROVENCE — I

Clovis Hugues.....	<i>Petits poèmes provençaux</i>	629
Marquise de Castellane (Jacques Flô).....	<i>Les vieilles coutumes à Aix-en-Provence</i> ..	633
Legrand-Chabrier.....	<i>La Païenne aux Alyscamps</i>	637
Charles Méré.....	<i>La "Sant-Aloï" à Signes</i>	641
La félibresse Artaletto...	<i>Au Pays des Cigales</i>	644
Ernest Gaubert.....	<i>Deux Souvenirs</i>	647



Le Gérant : DEPALLIER.